

LE GRAND REPERAGE

Notes éparses à propos d'une démarche d'écriture

Australia's « Great Dry » : depuis quelques jours, nous savons de quoi parlera le prochain film de Jean-Jacques Andrien ! Ou plutôt, nous savons « d'où » il parlera. Il est révélateur que le premier document écrit que veuille bien exhiber le cinéaste soit un petit volume d'une trentaine de pages dont un tiers, le premier, est consacré à la description d'une ville : Verviers, en 1955. A cette époque la riche cité lainière vivait ses dernières heures de gloire et l'Australie, pays en pleine croissance économique, représentait pour plus d'un industriel verviétois un lieu possible d'investissement et un « ailleurs » illimité. Comme Bertolucci, Loach et les Taviani, Andrien débute tout travail cinématographique par une période d'observation intense (et photographique) du lieu qu'il explorera.

Il nous a livré ses premières images et quelques réflexions particulièrement éclairantes...

C'est vrai que j'ai besoin de situations réelles, de vrais décors, de vrais personnages, d'un vécu, de témoignages, d'une documentation poussée, pour écrire mes films. Besoin de « faire l'éponge » dans les lieux où je tournerai. Besoin de me laisser absorber par les choses, de les vivre pour ensuite en retirer une fiction et composer le film.

Pour écrire la partie tunisienne du « fils d'Amr est mort ! » j'ai été vivre pendant plusieurs mois dans le village berbère où nous avons tourné...

Pour écrire le « Grand paysage d'Alexis Droeven » j'ai été m'installer pendant deux années dans la région d'Aubel...

Actuellement j'écris Australia's « Great Dry » (sécheresse en Australie) dans la ville de Verviers

Vivre les choses et puis les nommer.

Vivre dans les choses pour inventer le moyen de les nommer.

Le but n'est pas de donner à voir le vécu (ce qui serait une finalité documentaire) mais de nourrir de vécu la fiction.

Fiction ancrée. Fiction non déconnectée.

Etre en prise avec quelque chose qui correspond à la réalité de l'époque.

La « réalité » m'apparaît disponible.

Déchiffrer son langage. La décomposer. La recomposer, être en prise avec ce que les gens savent, avec leur expérience pour écrire des histoires, des situations, des personnages en rapport avec ce qui se passe autour de moi et ce qui se passe en moi.

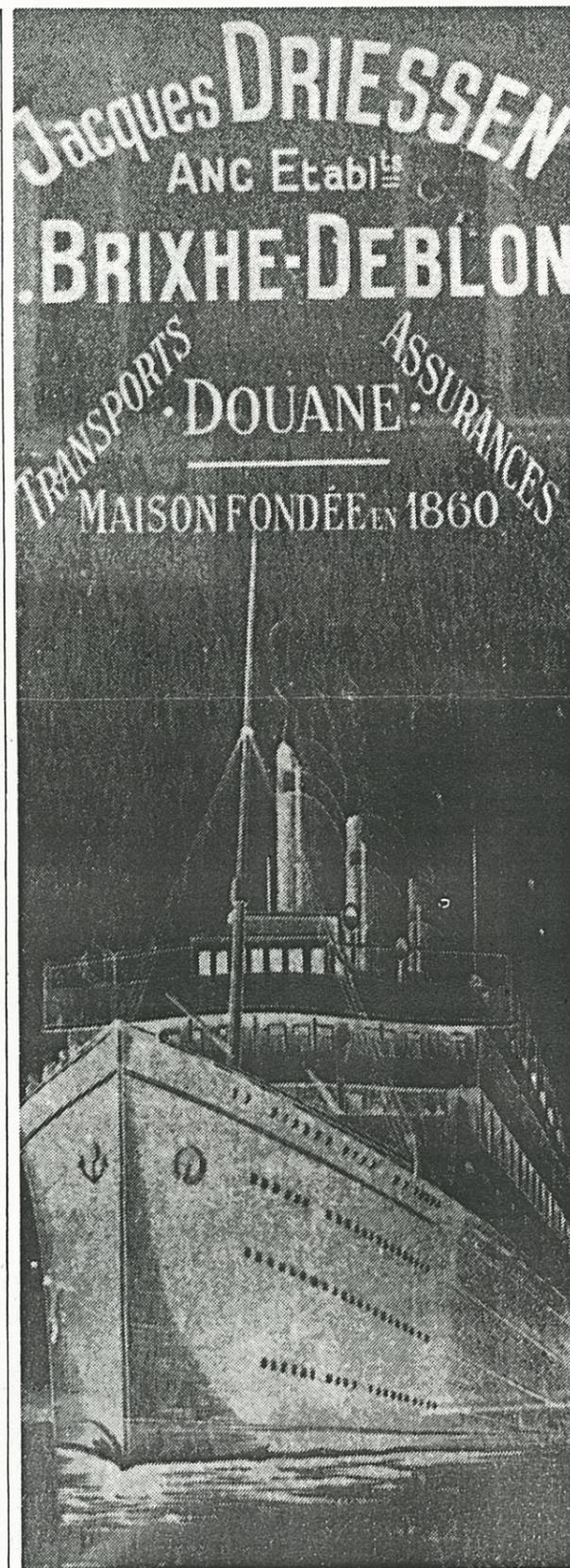
Où finit le concret, où commence l'imaginaire ?

Au cours de mon « enquête » au pays d'Aubel pour l'écriture du « grand paysage d'Alexis Droeven » j'ai relevé des dizaines de situations comme celle-ci :

« lundi matin, M.L. Dejardin, 70 ans, menuisier de Welkenraedt, assistait aux funérailles de sa sœur, célibataire, qui avait toujours vécu chez lui, lorsqu'il fut soudain frappé d'un malaise cardiaque. Au milieu de la stupeur générale de l'assistance, il fut conduit à la sacristie où un médecin, mandé d'urgence, ne put que constater le décès. Délégué syndical à la céramique, le défunt était très connu dans la région ».

Welkenraedt
Journal d'Aubel
28-1-76

Pour mon prochain film, même démarche. Le besoin d'aller à Verviers, de questionner, de trouver des lieux, de photographier la même façade, la même rangée de façades, tel ou tel fragment de la ville cinq fois, dix fois... à des moments différents, sous des lumières différentes, non pas tant



pour découvrir cette ville que pour trouver le style de la lumière du film (lumière rasante qui exprime les surfaces, ou lumière frontale et en contre-jour qui isole, ou lumière diffuse qui intègre etc). Et cela, en même temps que j'y écris le scénario et rencontre les personnes qui y vivent...

Jean-Jacques Andrien
Mai 1983

